

Monica Sabolo

La vie clandestine



folio

COLLECTION FOLIO

Monica Sabolo

La vie
clandestine

Gallimard

Couverture :
Photo © Collection personnelle de l'autrice.

© Éditions Gallimard, 2022.

Née à Milan, Monica Sabolo a grandi à Genève et vit aujourd'hui à Paris. Elle est notamment l'auteurice de *Tout cela n'a rien à voir avec moi* (prix de Flore 2013), *Crans-Montana* (Grand Prix SGDL du roman 2016), *Summer* (2017), *Éden* (2019) et *La vie clandestine* (Grand Prix de l'héroïne *Madame Figaro* 2023).

*Pour mes enfants Bianca et Edgar,
les plus merveilleux, les plus drôles aussi.*

PROLOGUE

Je ne sais plus comment cela a commencé. Comment j'en suis arrivée à commander sur eBay, moyennant la somme de soixante euros, une buse naturalisée avec une queue tordue, juchée sur une branche.

À cette époque, je passais mes soirées à regarder des photos d'oiseaux empaillés sur Internet, en me demandant s'il valait mieux m'offrir une mouette (rare ! précisait l'annonce) ou un pélican (hors de prix). Je faisais défiler les spécimens, fixés sur des socles, posés sur un tapis de fougères, penchés en avant l'air curieux, un lézard dans le bec, en diorama perchés sur un faux arbre. Je renouais avec la vie sauvage.

Par ailleurs, j'avais des ennuis domestiques. La semaine précédente, le robinet de la cuisine m'était resté dans les mains, puis ma lampe de chevet avait explosé. En faisant la vaisselle dans le lavabo de la salle de bains, ou immobile dans la pénombre, il me semblait qu'une force

obscur était à l'œuvre. Lorsque la cuisine d'un appartement, dans l'immeuble d'en face, avait brûlé, les enfants et moi avions contemplé les nuages de fumée dans le ciel, de plus en plus noirs. Ils m'avaient demandé si, d'une façon ou d'une autre, cette série de catastrophes pouvait être notre faute. J'avais ri, mais, au fond, ils avaient peut-être mis le doigt sur quelque chose.

Quand je le croisais devant les boîtes aux lettres, mon voisin m'invectivait : « Cessez de faire ce bruit infernal entre minuit et 2 heures du matin ! Que déplacez-vous au-dessus de ma tête, bon Dieu ? Des globes de pierre ? » Je ne me couchais jamais après 22 heures.

Avant de passer à l'acte d'achat, qui me semblait vaguement dangereux – le signe qu'une chose sombre et grave s'accomplissait en moi –, j'avais observé, plusieurs soirs de suite, les photographies de l'oiseau prises par Michel64, qui proposait aussi à la vente un imposant crucifix mural et une salamandre dans du formol. La buse se tenait sur une branche, ailes repliées, une tache blanche à l'arrière de l'œil. Sa queue, panachée de gris et de noir, paraissait infiniment soyeuse. Son plumage sobre, mais élégant, lui donnait une allure d'automne, alliant la modestie à la mélancolie. À la différence d'autres espèces, comme le harfang des neiges, avec sa blancheur irréaliste et son petit air prétentieux, elle était

dénuée de toute mégalomanie. Sans illusion sur ses capacités de séduction. Néanmoins, elle regardait au loin, en direction de l'avenir. Elle était un autre moi-même. Une force concrète, indiscutable, dans un monde évanescent.

Enfant, j'avais assisté à un spectacle de fauconnerie, quelque part en Auvergne, près d'un château. Tandis que les aigles, chouettes effraies, hiboux grands ducs, vautours, s'étaient montrés très disciplinés, déployant leurs ailes à l'instant même où un signal leur était envoyé pour aller se poser sur le gant de cuir que leur tendait un fauconnier déguisé en Robin des Bois, une buse – petite, brunâtre, l'air de rien – avait fait des siennes. Juchée telle une diva sur le poing en feutrine verte, elle tournait la tête avec ostentation, méprisant les gestes, de plus en plus contrariés, que le second fauconnier lui adressait de l'autre côté du terre-plein. Madame restait là, immobile, à faire la gueule, toisant celui qui pensait pouvoir lui donner des ordres. De loin, j'avais eu l'impression que l'oiseau me fixait. Au bout du compte, la buse avait décollé dans un mélange de grâce et de lassitude, et l'assistance poussé en chœur un soupir de soulagement. Mais alors que, de l'autre côté de l'esplanade, le second fauconnier tendait le bras, l'oiseau avait bifurqué en direction du public – toujours avec élégance, dans une sorte de virage souple, nonchalant. Après avoir un instant tourné

au-dessus de l'assistance, de plus en plus proche, si proche que le battement de ses ailes soulevait une mèche échappée de ma queue-de-cheval, le rapace s'était posé sur ma tête. Ensuite, il ne fut plus question de le déloger.

Quelqu'un a pris une photo de ce coup de foudre. Le cliché montre une fillette en bermuda, un sourire triomphal et une buse sur la tête. Ce qui illumine son visage, à cet instant, c'est la joie d'avoir été vue. Vue pour tout ce qu'elle est, et que personne ne voit. Une créature dotée de pouvoirs mystérieux est venue la chercher, dans le monde souterrain où elle se promène. D'ordinaire, la petite fille reconnaît ceux qui en sont issus, mais eux ne la reconnaissent pas. Cette fois, si. Elle a été embrassée pour l'intégralité de son être. Ce qui se trouve ici, et ce qui est enfoui. Les serres agrippées à son cuir chevelu sont une morsure et un baiser.

Le matin où la buse me fut livrée, une étudiante m'avait téléphoné, pleine d'espoir, pour me demander si Yves S. était bien mon père. Quand on me pose cette question, chaque fois, mon sang se fige, j'ai la sensation d'un drame imminent, un mouvement s'opère dans mon corps, une sorte de rétraction. Depuis sa disparition, il y a quelques années – un nombre d'années qu'il m'est impossible de définir, ma mémoire ayant enfermé cette information dans

un lieu inaccessible, un lieu que je ne visite jamais, comme une pièce oubliée, pleine de choses encombrantes dont on ne peut se résoudre à faire quoi que ce soit, ni les conserver, ni s'en débarrasser –, depuis quelques années donc, on ne m'avait presque plus parlé de lui.

La jeune fille faisait une thèse sur la civilisation précolombienne Tumaco-La Tolita, et aurait souhaité s'en entretenir avec mon père. Cette civilisation méconnue s'est développée au VII^e siècle avant J.-C., avant de s'éteindre brutalement, sans explications, mille ans plus tard. Yves S. possédait une impressionnante collection d'urnes funéraires, de bustes aux bouches béantes et aux yeux vides, de guerriers en érection, d'animaux menaçants, exposés dans notre appartement sous des dômes de verre. Enfant, quand j'allais chercher un verre d'eau à la cuisine, la nuit, il me semblait traverser un musée funèbre – des morts m'observaient derrière les vitres, furieux. La jeune fille aurait sans doute adoré vivre dans cet endroit. Son souffle se suspendit lorsque je lui annonçai qu'Yves S. était décédé, et ce depuis un certain temps. J'ai perçu sa déception, son chagrin même, dans ses mots emmêlés.

Mais je n'en avais pas fini avec Yves S.

Peu après, mon frère m'a téléphoné. Alors que jamais nous ne parlons de notre père, que nous évitons avec soin les sujets susceptibles de

nous emmener sur des territoires mouvants, il a évoqué un problème. Il avait en effet découvert, en parcourant le site de l'ambassade, que les dettes d'un individu de nationalité suisse se transmettent, en vertu de la loi confédérale, de génération en génération, et ce jusqu'à l'extinction du nom.

À l'époque de son décès, nous avons reçu une lettre imprimée sur du papier recyclé nous priant d'accepter ou de répudier l'héritage d'Yves S. J'avais été heurtée par l'usage du terme « répudier », mais aussi par la présentation du courrier, où les options « accepter » et « répudier » étaient séparées par des pointillés sur lesquels était dessinée une paire de ciseaux. J'avais choisi « répudier » puis égaré les deux parties de la feuille.

À présent, mon frère soutenait que la Confédération helvétique nous ferait payer, pour des fautes que nous n'avions pas commises, dont nous ignorions tout, et nos enfants après nous, et les enfants de nos enfants. Mon frère a dit, à l'autre bout du fil : « il faudra, un jour, nous en occuper », ce à quoi j'ai acquiescé avec conviction, même si je savais déjà que ni lui ni moi n'en aurions le courage.

Il arrive que l'univers nous envoie des signes. Nous pressentons que celui-ci veut nous dire quelque chose, mais le message est brouillé. Nous sommes aux aguets, en proie à une culpabilité

inquiète, et nous ne comprenons pas l'essentiel: ce n'est pas l'univers qui s'adresse à nous, mais une part mystérieuse de nous-mêmes qui s'adresse à lui. Il ne nous interpelle pas, il nous répond.

Depuis quelques jours, je dormais mal. Peu après la livraison de la buse, il avait plu dans le salon. Cela avait démarré par un filet d'eau tombant droit sur mon bureau, puis un autre plus loin s'était mis à couler sur un fauteuil, et enfin des trombes d'eau s'étaient déversées du plafond, de plus en plus nombreuses, de plus en plus puissantes, si bien qu'on aurait dit que le canapé était caché derrière une cascade. J'avais disposé des seaux en plastique et des casseroles de-ci de-là, et je les avais regardés, résignée, se remplir à grande vitesse. J'assistais à une représentation de ma vie. Ces meubles moisissés et détrempés étaient tout ce qu'il me restait, et il nous faudrait sans doute bientôt, mes enfants et moi, nous installer dans une roulotte. Mon dernier livre recevait un accueil mitigé. Je rêvais la nuit d'émissaires du gouvernement suisse, vêtus d'imperméables, chargés de saisir ce que je possédais encore. Le matin, mes pieds s'enfonçaient

dans la moquette spongieuse comme dans un tapis d'herbes aquatiques. J'étais incapable d'écrire. Les piles de livres qui s'entassaient au sol, disséminées le long des murs de ma chambre, me donnaient la nausée. La littérature m'avait permis de me tenir quelque part, d'exister dans un espace décalé, mais désormais, cet endroit avait disparu. Quelqu'un avait détruit mon refuge, cette cabane où je menais une vie secrète, mais tangible. Elle avait été soufflée par une tempête. Je ne ressentais rien, pas même le désir de la reconstruire. Je ne comprenais même plus ce que j'avais pu lui trouver, ainsi qu'on se réveille après une grande passion, échevelée et perplexe. Où pouvais-je bien aller, maintenant ?

Mon frère m'appelait régulièrement, pour me faire part de ses réflexions sur divers sujets. À peu près tous les sujets, en vérité, que ce soit la beauté de l'Évangile selon saint Jean, un documentaire sur Toto Riina, le plus sanguinaire des parrains, ou ses dernières lectures, *Par-delà bien et mal*, *Crainte et Tremblement*. Je percevais l'angoisse dans sa respiration, couverte par les grincements du RER à bord duquel il traversait la banlieue parisienne. Où vivait mon frère ? Peut-être dans ses livres d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin, ou dans son désir, toujours repoussé, de savoir lire les auteurs médiévaux en latin, et de s'immerger dans la philosophie, entre deux

séances de formation managériale. Ou peut-être dans nos conversations, ces moments où, en mouvement, quelque part sur la ligne C, il évoquait *Être et temps* de Heidegger. Nous avions tous les deux des problèmes concernant l'être et le temps. Lui vivait dans un avenir métaphysique qui se dérobaît, moi dans un lieu qui n'était ni le passé ni le futur, et certainement pas le présent.

Après l'un de nos échanges, j'avais cherché la définition du mot exister : « Être actuellement, ne pas être imaginé mais avoir une réalité. *Exister, qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire être dehors, sistere ex. Ce qui est à l'extérieur existe. Ce qui est à l'intérieur n'existe pas. [...] C'est comme une force centrifuge qui pousserait vers le dehors tout ce qui remue en moi, images, rêveries, projets, fantasmes, désirs, obsessions. Ce qui n'ex-siste pas in-siste. Insiste pour exister* (Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, 1967). »

La première fois que j'ai vu la thérapeute qui allait me suivre pendant trois ans, me poussant plus loin que personne ne l'avait jamais fait, avec des passages si douloureux que j'en viendrais à me rendre à nos rendez-vous avec le sentiment d'entrer dans un piège, elle m'a demandé de dessiner mon arbre généalogique. Elle était espagnole, avait des cheveux frisés hirsutes qui lui donnaient l'air de sortir d'un combat à mains nues. Elle a arraché une page quadrillée d'un

grand cahier à spirale, sur laquelle j'ai dessiné, sans réfléchir, une sorte de bâton : à son sommet j'ai inscrit le prénom de ma grand-mère, juste en dessous, celui de ma mère, et en bas, le mien. C'est tout. La ligne était minuscule au milieu du grand blanc quadrillé.

Il ne m'est pas venu à l'idée d'y apposer le nom de mon grand-père maternel, ni celui de mon père ou de ses parents. N'y figuraient pas non plus le nom de mon frère, ni celui de mon demi-frère, ni ceux de mes enfants. Dans mon étrange cerveau, je suppose qu'ils auraient dû apparaître ailleurs, sur une autre feuille.

«Jamais vu un truc pareil», a-t-elle dit, d'un ton neutre, en examinant la feuille.

Ce qui est à l'extérieur existe. Ce qui est à l'intérieur n'existe pas.

Quelque temps après avoir adopté la buse, je me suis rendue en Allemagne où des lectures étaient organisées dans des bibliothèques, au milieu de la campagne. On me conduisait chaque jour dans un nouveau coin désolé, englouti dans le brouillard. Assise dans la voiture d'une petite dame énergique qui fumait à la chaîne, je m'attendais à voir surgir une chose atroce dans la lumière des phares – un type avec une hache, une fille couverte de sang.

On me présenta un auteur néerlandais, dont je n'avais jamais entendu parler. Ensemble, nous devions participer à plusieurs rencontres littéraires. Il portait des chaussures de montagne et un sac à dos dont les lanières étaient très serrées sur sa chemise. On aurait dit qu'il revenait d'une randonnée. Il avait un beau visage élégant mais fatigué, le visage d'un homme qui a pris le vent dans un pays de forêts et de tempêtes.

On nous installa dans une salle de lycée, en

compagnie de deux étudiantes en école d'interprète, minces, pâles, aux longs cheveux blonds. Elles nous suivaient comme deux ombres, ou les fantômes de jeunes filles mortes depuis des centaines d'années. Elles traduisaient nos conversations, en français ou en néerlandais, mais d'une façon si approximative qu'elles semblaient parler une langue oubliée. Juste avant la rencontre, nous avons pris un café tous les quatre. L'auteur me posa une question, et je crus qu'il chantait. J'ignorais que le néerlandais était si mélodieux.

« Êtes-vous une femme dans le bonheur ? » traduisit l'une des blondes gothiques.

— Pardon ?

— Je vous prie d'excuse, je suis en année première des études. »

Elle avait de longs ongles roses et souriait en émiettant un sachet de sucre.

« Hum. Entre deux eaux, je dirais. »

Elle me regarda, affolée. Je me tournai vers l'auteur néerlandais.

« Et vous, êtes-vous un homme dans le bonheur ? »

Des rides apparurent au coin de ses paupières. Il parla pendant très longtemps, je ne comprenais rien, les interprètes avaient l'air perdues.

Le soir, au bar de l'hôtel, devant un verre de vin rouge, il me confia en anglais qu'il songeait à élever des pigeons voyageurs. Je n'ai pas saisi tout de suite l'expression *carrier pigeon*,

imaginant qu'il voulait faire carrière dans les pigeons, ou que les oiseaux étaient très ambitieux. J'ai compris lorsqu'il a fait mine d'écrire sur une serviette en papier avant de l'enrouler sur son doigt, puis agité les mains pour imiter des ailes.

Il espérait ainsi découvrir le sens de son existence. Avec un pigeon, on doit poser les questions essentielles, celles qui tiennent sur un tout petit bout de papier. Il faut bien choisir : dans la vie, on n'a pas souvent l'occasion d'obtenir des réponses. Or la communication aviaire a ses contraintes. Non seulement il s'agit de trouver sa question, celle qui, en peu de mots, pourra être ligotée à la fine patte d'un pigeon, mais encore faudra-t-il s'armer de courage, de patience, et donner de sa personne. Car contrairement à ce que l'on imagine, le pigeon voyageur ne connaît qu'une seule route : celle qui le ramène à son pigeonnier. Il s'agit donc, expliqua l'auteur néerlandais, d'élever son oiseau, de le dresser durant plusieurs années, avant de l'emporter dans une boîte à chaussures, ou la poche de sa veste, sa question à la patte, jusqu'à son destinataire. Le destinataire, ensuite, écrit sa réponse sur un autre petit morceau de papier et ouvre la fenêtre. L'oiseau suit alors le soleil, les étoiles, ou le champ magnétique terrestre, avec, en suspension, la clé de l'existence. Et puis, un jour, il est là, sur le rebord de la fenêtre de l'auteur

néerlandais, ou perché sur un panneau de signalisation, de l'autre côté de la route.

Il avait mimé les différentes étapes. Pour évoquer la notion de « question essentielle », il avait écarté les paumes et levé les yeux au ciel. Après cette gymnastique, il m'avait regardée. Il semblait ému.

Le lendemain, dans le train qui me ramenait à Paris, j'ai réfléchi à la question que j'aurais voulu fixer à la patte d'un pigeon. *Quelle faute suis-je en train d'expier ? La littérature peut-elle encore me sauver ?* Ou simplement : *Comment vais-je m'en sortir ?* Je pensais à la buse de Michel64, sur ma table de nuit. Avais-je le moindre espoir de trouver une réponse ? Le seul oiseau en ma possession était mort. J'avais envie de demander aux autres passagers, cette femme enroulée dans un imperméable qui regardait défiler le paysage, ce monsieur qui pianotait sur un ordinateur, le front plissé, sans jamais lever les yeux : quelle question poseriez-vous, s'il n'y en avait qu'une ? Qu'inscririez-vous sur un tout petit bout de papier ? J'aurais voulu déchirer une feuille en une infinité de morceaux, et les distribuer à l'ensemble des personnes assises dans ce train. Nous avons tous intérêt à nous interroger. Peut-être alors cesserions-nous de prendre des trains sans savoir où nous allons, ignorant notre destination *réelle*.

À mon retour, dans l'obscurité marécageuse de mon appartement, j'ai pris une grande décision : j'allais écrire quelque chose de facile et d'efficace, qui aurait des chances de se vendre et me permettrait de survivre. J'ai pensé qu'une histoire vraie, spectaculaire et la plus éloignée possible de moi, me reposerait. La poésie, la radicalité et l'expression intime, qui m'avaient habitée toutes ces années, n'étaient sans doute pas une si bonne idée. Je réfléchissais à cela, en écoutant *Affaires sensibles* sur France Inter – *Les grandes affaires, les aventures et les procès qui ont marqué les cinquante dernières années*. La voix mélodramatique du journaliste Fabrice Drouelle, qui semblait surgir d'un film catastrophe des années 50, s'accordait à la situation. J'espérais trouver un sujet pour mon prochain livre, un fait divers, un meurtre. Je croyais pouvoir m'en tirer comme ça, ainsi qu'on croit des choses à certains moments de son existence, avec une obstination suspecte.

J'écoutais les émissions les unes après les autres. *L'Affaire du vampire de Highgate, L'Assassinat du juge Falcone, Guy Desnoyer prêtre et assassin.* Je marchais dans mon appartement, je sentais l'humidité sous mes pieds. *La Mystérieuse Mort de Pablo Neruda, La Disparition du vol Air France 447 Rio-Paris, Rainbow Warrior: sabotage en eaux troubles pour raison d'État.* Le monde avait traversé tant de catastrophes en un demi-siècle, c'était réconfortant. Et puis, un soir, en pyjama, une brosse à dents coincée dans la bouche, j'ai lancé l'épisode consacré à l'assassinat de Georges Besse par Action directe :

Tuer. Car c'est la décision glaçante que prennent deux femmes et deux hommes, Nathalie Ménigon, Joëlle Aubron, Jean-Marc Rouillan et Georges Cipriani, un soir d'hiver, à Paris.

Nous sommes en 1986, et le groupe armé Action directe dévie définitivement de son habituelle ligne de conduite révolutionnaire, violente mais non sanguinaire, et sombre dans la fièvre assassine. Le 17 novembre, le groupe abat froidement Georges Besse, P-DG de Renault, patron respecté, père de famille, époux comblé.

De la naissance d'Action directe à son anéantissement, retour sur un processus funeste, qui mena à l'assassinat d'un homme et à la fin d'une sanglante époque.

J'ai regardé mon reflet dans la glace de la salle de bains : Voilà, je le tiens ! J'ai répété d'une

voix gutturale, la bouche pleine de dentifrice : *La fièvre assassine, un processus funeste, avant de cracher dans le lavabo. La fin d'une sanglante époque...*

Ce fut aussi simple que cela. Dans les années 80, un groupe de jeunes gens assassinent un père de famille pour des raisons idéologiques. C'était un bon sujet. J'allais écrire un truc facile et spectaculaire, rien n'était plus éloigné de moi que cette histoire-là.

Je le croyais vraiment.

Je ne savais pas encore que les années Action directe étaient faites de ce qui me constitue : le secret, le silence et l'écho de la violence.

I

LE CRIME

Je comprends rapidement dans quel guêpier je me suis fourrée. Je ne connais rien aux mouvements d'extrême gauche, n'ai jamais milité ni participé à la moindre action collective – tout ce qui relève du groupe m'angoisse, et paraît s'adresser à d'autres, comme si je n'appartenais pas à la société. Je me perds dans les différences entre marxistes, léninistes, trotskistes, maoïstes, et, lorsque j'entends des ex-soixante-huitards évoquer cette période, avec ce mélange de décontraction et d'autorité, leurs certitudes, leurs dogmes, j'ai la même sensation qu'avec Yves S. : eux, ils savent, et moi, je ne sais rien.

Concernant Action directe, tout est secret, obscur, multiple. Il est difficile de trouver des sources. L'organisation a sévi en France entre 1979 et 1987, et revendiqué plus de quatre-vingts attentats. Pourtant, très peu de documents lui sont consacrés. Contrairement aux mouvements révolutionnaires allemands et italiens de

l'époque, la Fraction armée rouge ou les Brigades rouges, avec qui ils menaient parfois des opérations, Action directe ne semble pas avoir marqué l'histoire, du moins pas de façon profonde, mythologique. AD paraît toujours un peu décalé, dépourvu de base conséquente, d'appui populaire, de véritable ancrage ouvrier ou étudiant. Dans la presse, on l'évoque avec une certaine condescendance – irritante, en particulier lorsque sont mentionnées les «jolies terroristes qui donnent la mort» –, on décrit un mouvement erratique, déconnecté de son temps, et du réel.

Ce sont toujours les mêmes faits qui sont relatés, et ils m'apparaissent aussi lointains que s'ils avaient eu lieu dans un pays exotique, à une époque très ancienne, avec des sigles, des actions, des mots qui n'évoquent plus rien de tangible. Toutes les chroniques racontent plus ou moins la même chose, les mêmes dates clés rappelant l'escalade et la fuite: l'organisation apparaît en 1979, avec un coup d'éclat, la fusillade de la façade du Conseil national du patronat français. C'est le premier d'une longue série d'attentats visant des symboles de l'État et du grand patronat, ministères, entreprises, ambassades. Au début, ces actions n'entraînent que des dégâts matériels. En septembre 1980, au cours d'une opération rocambolesque montée par les Renseignements généraux, Jean-Marc Rouillan et Nathalie Ménigon sont arrêtés. En

août 1981, soit trois mois après l'élection de François Mitterrand, une vingtaine de membres d'Action directe bénéficient de l'amnistie présidentielle et sont libérés. Retour à la case départ, reprise des attentats. En 1983, alors qu'ils s'appêtent à interpellier des membres du groupe, deux policiers sont abattus avenue Trudaine, à Paris. En janvier 1985, René Audran, ingénieur dans l'armement et directeur des affaires internationales au ministère de la Défense, est assassiné. En novembre 1986, Georges Besse, patron de Renault, est tué sur le trottoir, devant chez lui. Le 21 février 1987, Jean-Marc Rouillon, Nathalie Ménigon, Joëlle Aubron et Georges Cipriani sont capturés dans une ferme isolée du Loiret. Fin de l'activité du groupe. Fin de l'histoire.

Dans les journaux, en février 1987, il est question de l'arrestation des « quatre leaders » mais en réalité, à cette période, l'organisation se réduit plus ou moins à ces quatre-là. Dans la ferme de Vitry-aux-Loges où ils sont attrapés après des mois de traque, on trouve des armes, des explosifs, des listes de cibles potentielles, et une « prison du peuple » destinée à accueillir des fauteurs du grand capital. Les membres d'AD vivent dans un lieu parallèle, où l'on s'invente une autre réalité, plus juste et plus scintillante, un lieu clandestin qui m'évoque celui de la littérature, à cela près qu'il mène, au bout du chemin, au meurtre et à la prison à perpétuité.

Au moment où surgit l'organisation, à la fin des années 70, un monde s'effondre, un autre naît. La décennie passée a été celle de la guerre froide, des combats pour la libération des peuples colonisés, de la peur de l'apocalypse nucléaire et de la violence politique. Ce fut l'époque des enlèvements, du terrorisme de l'OLP et du FPLP, de l'extrême gauche et de l'extrême droite, des bombes contre les intérêts américains, israéliens, capitalistes, impérialistes, des attentats indépendantistes de l'IRA, de l'ETA, du FLNC, le temps aussi des marches antinucléaires, des restructurations brutales, des occupations d'usines, de la révolte des travailleurs de la sidérurgie, du bâtiment, de l'automobile, du textile et de l'imprimerie, des bastons contre les CRS. En déroulant le fil des événements, on a le sentiment d'assister à une lente agonie. L'époque suinte une angoisse sourde, à l'image d'un Roger Gicquel qui lance en 1976, en ouverture du journal de 20 heures évoquant l'assassinat d'un enfant par Patrick Henry, petit commerçant de vingt-trois ans : « La France a peur. » Il règne un climat de menace, de sidération, celui qui nimbe les périodes crépusculaires, marquant la fin d'un rêve, et l'impuissance à en imaginer un autre.

À l'espoir exalté qu'a suscité Mai 68 succède une rage froide. Tout est fragile, instable, brutal.

La mort rôde, elle peut tomber du ciel, ou frapper au coin de la rue. En mars 1977, Jean-Antoine Tramoni, ancien vigile de la régie Renault, meurtrier cinq ans auparavant du jeune militant maoïste Pierre Overney, est abattu en région parisienne. En octobre, le président du patronat allemand, Hanns Martin Schleyer, est enlevé et assassiné à Cologne par la Fraction armée rouge. Un vol de la Lufthansa au départ de Majorque est détourné vers Mogadiscio par quatre pirates de l'air palestiniens réclamant la libération de membres de la RAF. En janvier 78, le baron Empain est kidnappé devant son domicile, un colis contenant son doigt tranché est déposé dans une consigne. En mars, le leader de la démocratie chrétienne italienne, Aldo Moro, est enlevé par les Brigades rouges ; deux mois plus tard, son corps est retrouvé, criblé de balles, dans le coffre d'une voiture au centre de Rome. Bob Denard et sa bande de mercenaires débarquent aux Comores et renversent le régime du président Soilih. Des terroristes palestiniens ouvrent le feu sur des passagers à destination de Tel-Aviv à l'aéroport d'Orly. Des bombes explosent au siège du Club Med, au Bazar de l'Hôtel de Ville, au domicile d'Yves Mourousi, au château de Versailles.

Dans le même temps, quelque chose se défait, se résigne. On délaisse peu à peu la contestation, on enterre une décennie d'espairs fous

de justice et d'égalité. Le combat social est toujours vivace, les usines sont bloquées, occupées, mais la mouvance gauchiste et la lutte ouvrière ne parviennent plus à faire corps, comme si tout était devenu liquide. Aux rêves d'insurrection succèdent d'autres aspirations, celles des années 80, libertés individuelles, espoirs petits-bourgeois, paillettes de la télévision, mythe de l'entrepreneur, du winner à l'américaine, et du fric. Il suffit de visionner les interviews que donne Bernard Tapie dans ces années-là (j'y passe bientôt mes soirées, fascinée, aspirée par le vortex YouTube, fini les oiseaux empaillés), il suffit de le regarder, bronzé, sourire sensuel, affalé à l'arrière d'un taxi, balancer ses *punchlines* – « Il n'y a rien de plus redoutable que de vivre dans un système capitaliste avec des gens qui ne le sont pas » – pour saisir cette avidité, de l'ordre de la prédation.

Action directe apparaît alors telle une étrange comète, qui, au lieu d'éveiller les masses et de les embarquer dans un vaste mouvement révolutionnaire, les laisse plus ou moins indifférentes – même si certains ne partagent pas ce point de vue, affirmant que ses actions donnèrent de l'espoir et de la force à une partie de la classe ouvrière. Une organisation qui se replie sur elle-même, s'immergeant toujours plus profondément dans la clandestinité, là où le monde n'est

qu'un lointain écho, de même que le monde avance et ne les entend pas. Ses membres refusent de se soumettre, se dressent contre leur temps, mus par la beauté du rêve, de l'utopie, la soif de justice. L'appellation même dit le geste, l'impulsion, la volonté d'agir, sans intermédiaire. S'ils écrivent des textes, ont déjà une trajectoire politique, un passé d'activistes, rien ne tient vraiment droit. Ceux qui les détestent, ou les combattent, les surnomment « les zombies », « les crétiens d'AD ».

L'organisation n'est pas, alors, la bande glacée que décrira ensuite la police et la presse – *la folie meurtrière, la fièvre assassine*. Ses membres constituent plutôt un groupe hétéroclite issu de l'autonomie, inspiré par l'Italie, et sont de formations diverses, Brigades internationales, Noyaux armés pour l'autonomie populaire, combattants antifranquistes des Groupes d'action révolutionnaires internationalistes et du Mouvement ibérique de libération. Lorsqu'ils commencent à discuter, fin 1977, de l'idée d'une coordination politique et militaire clandestine, ce sont des jeunes gens révoltés, aux terrains de lutte et aux pratiques différents. Ils sont sur tous les fronts, de la défense des travailleurs, des immigrés et des femmes, aux émeutes urbaines, en passant par les révoltes carcérales. Durant les deux premières années, ils sont nombreux, plusieurs dizaines, sans compter les sympathisants,

les soutiens logistiques, qui fournissent des planques et des coups de main. Ils se partagent alors en deux formations, l'une semi-légale, composée de militants plus ou moins classiques, l'autre illégale, en charge des « opérations de financement » (les braquages et les casses), des attentats à la bombe et des mitraillages.

J'ignore si ces jeunes gens sont romantiques ou dangereux, rêveurs ou fous, à côté de la plaque ou au cœur du réel. Je ne sais d'où provient la violence, d'eux ou du système, je ne sais s'ils sont des résistants, des aventuriers, des Pieds Nickelés ou des gangsters. Peut-être sont-ils tout cela à la fois, peut-être rien de tout cela. Mais ce qui m'apparaît, et m'est étrangement familier, c'est le glissement. Cette ombre qui se déplace, de manière imperceptible, et les conduit dans un lieu solitaire, de plus en plus loin des autres, et d'eux-mêmes. Un mouvement qui les emporte à travers le temps et l'espace à la façon du courant d'une rivière, tandis que l'ombre les recouvre. Et soudain, ils sont là, plongés dans l'obscurité, et ils s'apprêtent à commettre l'irréparable.

Je ne me rappelle pas mon enfance à Genève, en particulier les années passées, entre 1974 et 1977, dans cet appartement moderne, confortable, tapissé de moquette et meublé dans un style typique des années 70, au 8^e étage, sur l'avenue des Crêts-de-Champel. Je n'ai aucun souvenir de ma mère ni de mon père. Je les vois sur les photographies, ma présence est indiscutable à leurs côtés – en pyjama, sur les genoux de ma mère, levant les yeux sur son visage, n'en revenant pas d'être l'enfant de cette enfant, jouant avec ses longs cheveux blonds; en T-shirt rose imprimé d'un chaton, blottie sous le bras de mon père, son sourire incertain, ses lunettes rectangulaires –, cela ne m'évoque rien. Comme si nous n'habitions pas le même univers, ou plutôt comme si, moi, j'avais vécu ailleurs. En observant les photos me reviennent des détails qui apparaissent dans le cadre – le canapé, recouvert d'un tissu granuleux, la plaque de verre de la table de

la salle à manger, ses pieds arqués en acier, le couvre-lit de la chambre de mes parents. Je me rappelle le couvre-lit, sa matière froide et brillante, ainsi que le lit, sans pieds, large, mais je ne me souviens pas de mes parents.

Le soir, au plafond de ma chambre, je croyais voir s'agglutiner des nuées d'insectes, des millions de mouches noires – quelques-unes, éparses, au départ, puis si nombreuses qu'elles formaient un tapis luisant, une monstrueuse créature vrombissante. Dans mes cauchemars, où je basculais subitement, passant de la rêverie à la terreur sans m'en apercevoir, je glissais sur un toboggan suspendu au-dessus du vide, une longue chute dans un ciel inversé. J'imaginai qu'il y avait dans le mur une porte secrète, qui s'ouvrait sur une pièce cachée, ouvrant sur un corridor caché, ouvrant sur une pièce, ouvrant sur un corridor, ouvrant sur une pièce.

C'est là que je vivais, semble-t-il.

Il n'y a pas grand monde, lorsque j'y pense. Quelquefois, une silhouette apparaît, dans le coin externe de mon œil – la jeune fille au pair, un ami de mes parents –, jamais au centre. D'autres fois, mon œil fait le point sur mon petit frère alors qu'il surgit dans le couloir ou dans ma chambre, en pyjama de molleton jaune, à cheval sur son tricycle. Il apparaît tel un animal sortant du bois, sa présence est une onde qui pénètre

directement mon univers, une inquiétude se diluant dans une inquiétude.

Dans mes souvenirs, mon frère grimpe sur son tricycle seulement la nuit, lorsque mes parents sont sortis – si je n’ai pas d’image de leur présence, j’ai en revanche la mémoire nette, physique, de leur absence, on dirait que l’absence, de la même façon que mon frère en pyjama jaune filant sur un vélo dans l’obscurité, appartient au territoire que j’habite. Faiblement éclairé par la lumière du corridor de l’entrée, il traîne une ombre derrière lui. Son visage est blême, son nez coule. La nuit par la fenêtre se reflète sur sa peau. Il ne me regarde pas, il pédale, fait le tour de ma chambre, puis disparaît dans le couloir. J’entends au loin le crissement des roues de caoutchouc, tandis qu’il continue son circuit, et ce bruit semble ne jamais cesser.

On m’a raconté que mes parents, rentrant d’un dîner – ce mot désignait un trou noir où ils étaient avalés, un arrière-plan sans matière, mais peut-être était-ce là qu’ils vivaient alors – ont trouvé mon frère dans l’entrée, endormi sur son tricycle, la lumière du plafonnier nimbant la scène d’un halo tragique. Son buste était couché sur le guidon, dans la position d’un homme abattu dans sa course d’une balle en pleine tête.

J’ai lu quelque part que le souvenir n’est pas le souvenir de l’instant T où l’événement a eu lieu,

Monica Sabolo

La vie clandestine

« Je tenais mon sujet. Un groupe de jeunes gens assassinent un père de famille pour des raisons idéologiques. J'allais écrire un truc facile et spectaculaire, rien n'était plus éloigné de moi que cette histoire-là.

Je le croyais vraiment.

Je ne savais pas encore que les années Action directe étaient faites de tout ce qui me constitue : le silence, le secret et l'écho de la violence. »

La vie clandestine, c'est d'abord celle de Monica Sabolo, élevée dans un milieu bourgeois, à l'ombre d'un père aux activités occultes, disparu sans un mot d'explication. C'est aussi celle des membres du groupe terroriste d'extrême gauche Action directe, objets d'une enquête romanesque qui va conduire la narratrice à revisiter son propre passé.

« Un coup de cœur absolu et un très grand livre ! D'une beauté folle et d'une écriture somptueuse. »

Olivia de Lamberterie, *Télématin*

« Un livre très délicat et très beau. »

Élisabeth Philippe, *Le Masque et la Plume*

Grand Prix de l'héroïne *Madame Figaro* 2023

folio

folio-lesite.fr



La vie clandestine
Monica Sabolo

Cette édition électronique du livre
La vie clandestine de Monica Sabolo
a été réalisée le 12 janvier 2024
par les Éditions [Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073045287 – Numéro d'édition : 618272).
Code produit : Q01852 – ISBN : 9782073045317
Numéro d'édition : 618275.

Folio n° 7325

folio
folio-lesite.fr

Ce format numérique a été préparé
par Entre lignes (64).